

Philippe Labro  
qui enquêta pour  
« France-Soir »  
à La Nouvelle-  
Orléans :

## Russo a peut-être attendu que Ferrie meure pour parler

J'AI rencontré Perry Russo à La Nouvelle-Orléans, quelques jours avant mon départ. Il sortait du bureau de Jim Garrison, en chemise de sport et pantalon de toile crème. Il était accompagné d'un jeune homme, habillé comme lui, style « étudiant décontracté », et de son avocat.

Brun, mince, un visage extrêmement juvénile, s'exprimant en un langage clair, malgré un fort accent du Sud des Etats-Unis, Perry Russo m'avait donné l'impression d'un garçon équilibré, calme, réservé sans histoires ni problèmes. Parmi tous les témoins, détectives plus ou moins privés, indicateurs plus ou moins alcooliques, hommes de loi plus ou moins véreux et jeunes homosexuels plus ou moins mythomanes que j'avais interrogés dans les milieux les plus crapuleux de la ville, Russo frappait par son allure « normale », son attitude honnête.

On aurait dit un étudiant typique des universités américaines. Ce qu'il avait été peu de temps auparavant, d'ailleurs, avant de s'installer à Baton-Rouge comme agent d'assurances. C'est à 21 ans que Russo avait rencontré Ferrie. Etudiant à l'université de Loyola, il avait été approché par la famille d'un de ses amis pour tenter de remettre cet ami dans le droit chemin.

— Notre fils fréquente un certain Ferrie avaient dit en substance les parents à Russo, il n'a pas très bonne réputation, voyez donc de qui il s'agit.

## « Kennedy mérite la mort »

Russo avait alors rencontré Ferrie, à plusieurs reprises, dans plusieurs endroits. Ferrie lui avait dit, entre autres choses :

— Kennedy mérite de se faire descendre.

Entre les mille et une questions que provoque son témoignage explosif, celle qui revient le plus souvent est : « Pourquoi donc Russo n'a-t-il pas parlé plus tôt ? » D'abord rien ne me prouve que Russo n'ait pas parlé plus tôt. Après tout, parmi les milliers de gens que le F.B.I. (Sûreté américaine) a interrogés dans le cadre de son enquête, certains n'ont jamais été mentionnés dans le rapport Warren : il reste encore des rapports secrets et des douzaines de « pistes » que le F.B.I. a rejetés parce que trop invraisemblables. Russo fait peut-être partie du lot.

Cela posé, il peut n'avoir rien dit tant que Ferrie était vivant — parce que craignant pour sa vie, ou sa réputation, ou sa tranquillité, ou les trois choses à la fois. Une fois Ferrie mort, interrogé par Garrison, Russo a sans doute fini par avouer tout ce qu'il savait.

## Des témoins muets

Une chose apparaît — en guise de conclusion très provisoire — comme certaine : il y a eu, effectivement, en 63, à La Nouvelle-Orléans, un bouillon de culture de violence, alimenté ou encouragé par des hommes comme Ferrie et le (toujours) mystérieux « Clay Bertrand ». On a certainement parlé de tuer Kennedy. Étaient-ce seulement des propos en l'air, des plans échaudés dans la chaleur de l'alcool par des déséquilibrés ou des extrémistes — ou bien ces propos ont-ils dépassé le stade de la conversation malsaine pour se concrétiser en un complot véritable ? C'est tout le problème. C'est ce que Garrison doit prouver.

Mais d'ores et déjà, sa thèse est : quand bien même il ne s'agirait que de « propos », les gens qui les ont tenus savaient qui était Oswald et lorsque celui-ci a été appréhendé à Dallas, ils sont restés muets, ils n'ont jamais dit : « Nous étions au courant. » Pour Garrison c'est déjà une sorte de crime.

Ph. L.